Dixième Année. — N° 235 15 OCTOBRE 1906 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Nouvelles Expériences de Matérialisation

LE MÉDIUM MILLER

Ce que j'ai vu. — Ce que je crois

J'avais le grand désir de donner aux lecteurs de l'*Écho du Merveilleux* une impression personnelle sur les expériences du médium Miller, qui font, depuis quelques mois, l'objet de commentaires passionnés — trop passionnés même à mon sens.

Grâce à l'obligeance de M. Letort, j'ai pu assister à deux des séances que M. Miller, retour d'un voyage en Allemagne, a bien voulu donner à Paris, avant de repartir pour l'Amérique.

La première de ces séances auxquelles j'ai assisté a eu lieu le vendredi 5 octobre, chez M. Letort. La seconde a eu lieu chez moi, le jeudi 11 octobre.

Je laisserai à M. Letort le soin d'en faire le compte rendu détaillé, ainsi que de celles auxquelles je n'ai point assisté. Je me bornerai à les étudier au point de vue spécial de la recherche des causes des phénomènes et, pour éviter le plus possible les redites, je ne décrirai les faits que dans la mesure où cela sera nécessaire à ma discussion.

LA SÉANCE DU 5 OCTOBRE

Nous sommes dans la salle à manger de M. Letort. Dans un angle de la pièce, au moyen de deux cordes en guise de tringles, on a suspendu un double rideau noir, qui ferme cette encoignure et forme ce qu'on appelle le « cabinet ». Nos lecteurs savent que c'est dans ce « cabinet », qui sert, paraît-il, à condenser les fluides, que le médium doit se tenir quand il est en *transe*.

Après avoir visité minutieusement les rideaux qui le constituaient, j'ai moi-même, aidé de M. Letort et d'un autre invité, scellé avec des rubans et des cachets de cire les deux portes qui s'y trouvaient comprises, l'une donnant sur une chambre de débarras, l'autre sur un placard. Je déclare, sans plus tarder, qu'après la séance nous avons retrouvé les scellés intacts.

M. Miller était arrivé pendant l'opération. C'est un homme de taille moyenne et corpulent. Il était seul. Son ami, M. Klebar, qu'on a accusé d'être son compère, ne l'accompagnait pas.

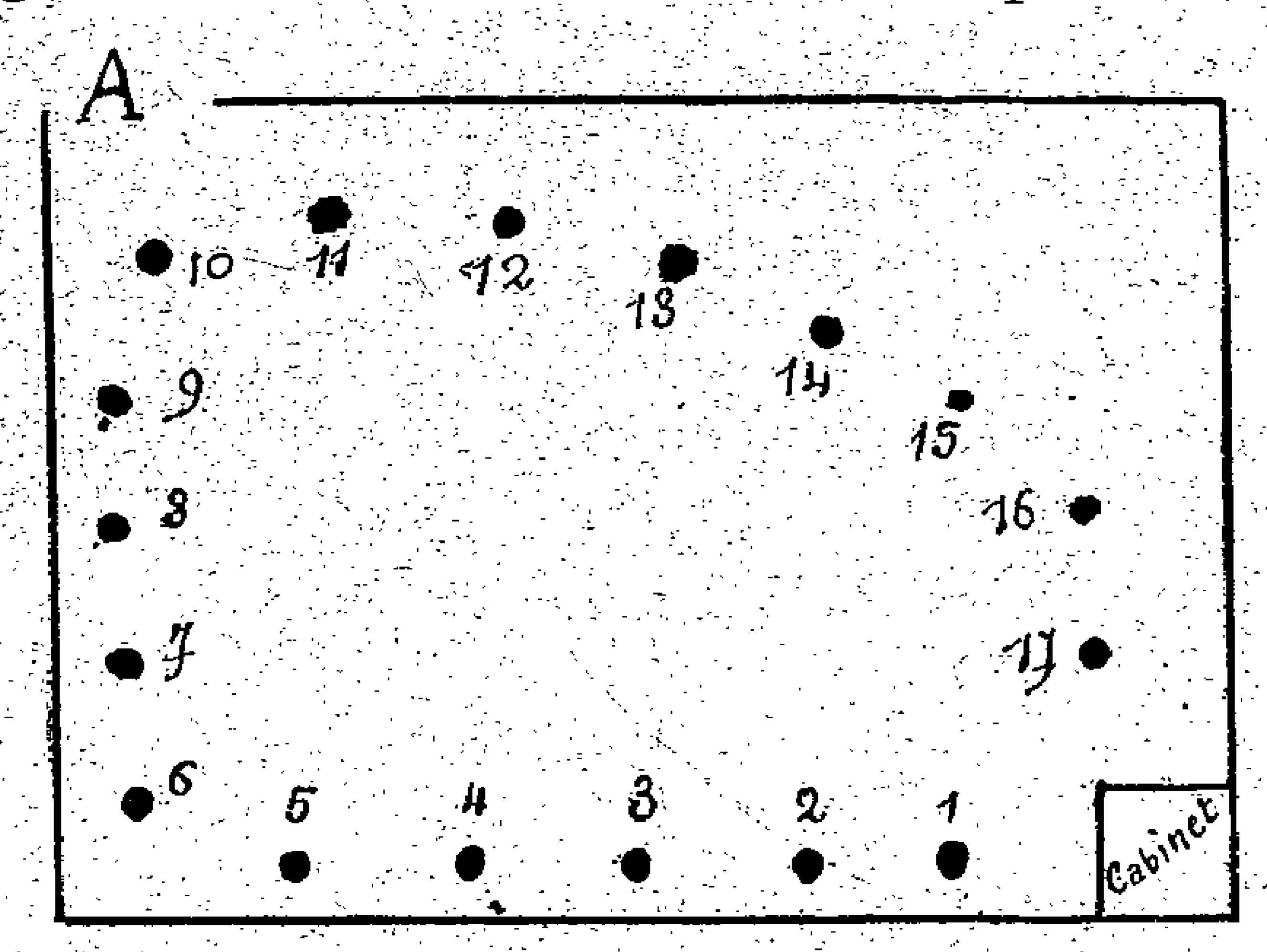
On ne l'a pas fouillé. On l'avait fouillé à l'une des précédentes séances. Il s'y était alors prêté, m'a-t-on dit, de bonne grâce. On n'avait rien trouvé de suspect sur lui.

A cette première séance où j'assistais, plusieurs des témoins eurent peur sans doute de le désobliger en lui demandant de nouveau de se déshabiller devant eux. Personnellement, je l'avoue, j'eus peur d'être indiscret en insistant.

On dira peut-être que j'ai eu tort. Je me le suis dit à moi-même tout d'abord. Mais je ne me le suis pas dit longtemps. Au fur et à mesure que se déroulait la séance, je me rendais compte, en effet,

que la précaution eût été vaine, et sans rapport direct avec le genre de phénomènes qui se manifestaient devant moi. J'espère le démontrer quand je parlerai tout à l'heure du mécanisme possible de ces phénomènes et de l'impression qu'on en ressent.

Nous étions dix-sept invités. On rangea dix-sept sièges en cercle, devant le cabinet, et quand chacun



eut pris place, on recouvrit d'un tube de papier le verre de la lampe qu'on avait placée, dans la pièce voisine, sur un tabouret, en A.

L'obscurité se fit — mais non complète. On apercevait très bien, dans la pénombre, les corsages clairs des dames. On ne pouvait distinguer les traits des visages. Aussitôt la séance commença.

Je diviserai les phénomènes en deux groupes.

PREMIER GROUPE DE PHÉNOMÈNES

Les phénomènes du premier groupe sont ceux qui se produisirent pendant la première partie de la séance, M. Miller étant hors du cabinet. Il était assis, tout près du rideau noir, sur le siège numéro 1. M. Letort était à sa gauche. J'étais, moi, assis sur le septième siège, juste en face de l'ouverture du cabinet.

On attendit quelques instants — puis une voix de femme, venant du cabinet, et qui parlait anglais, se fit entendre et nous souhaita la bienvenue. C'était la voix de Betsy, le principal *contrôle* du médium. C'est cette voix qui, en quelque sorte, dirigera toutes les expériences. Elle a un timbre particulier. On la distingua toujours très nettement des dix ou quinze voix différentes qui prirent la parole pendant les deux heures trois quarts que dura la séance.

A peine Betsy s'était-elle tue que divers assistants déclarèrent qu'ils voyaient un « esprit » sortir du cabinet. J'écarquillai les yeux et ne vis rien tout d'abord ; puis il me sembla apercevoir une blancheur indéfinie et ténue qui flottait à un mètre en avant des rideaux... Je crus à un simple effet d'optique.

Je donnerai une idée de cette première impression en disant qu'elle était tout à fait comparable à celle qu'on éprouve lorsque, dans l'obscurité, après avoir fixé ses regards sur un objet de teinte claire, on les reporte dans une autre direction : on voit alors, pendant un court instant, l'image, plus ou moins indécise de l'objet, comme projetée devant soi.

Je pensais que ce que j'apercevais, c'était la blancheur du corsage de l'une des dames assises en face de moi, blancheur dont ma rétine avait gardé l'image indécise, qu'elle transportait dans la nouvelle direction de mes yeux.

Mais cette blancheur, que je croyais illusoire, et purement *subjective*, si ce mot pédantesque ne vous offusque point, était, au contraire, très réelle, et *objective*. Si elle ne l'avait pas été, elle n'aurait pas subsisté au delà de quelques secondes, et surtout elle se serait déplacée en même temps que mes regards, dont elle aurait suivi les mouvements. Or, elle persista de longues minutes, se mouvant sur place, indépendamment de la direction de mes regards.

Il faut donc écarter l'hypothèse d'une sorte d'hallucination et ne retenir de ce premier phénomène que ceci : l'image apparue est réelle, mais donne à celui qui la perçoit l'impression d'une image hallucinatoire.

Deux ou trois lueurs, aussi imprécises, se manifestèrent ainsi, à courts intervalles. Je les percevais de mieux en mieux. Je ne distinguais pas que ces lueurs eussent une forme humaine : c'étaient comme des colonnes blanchâtres et diaphanes, d'une substance impondérable, aux contours insaisissables.

On les priait de se nommer. Des voix, alors, répondaient, qui semblaient provenir, non du cabinet, non du médium, mais des lueurs elles-mêmes. Elles articulaient mal. On ne percevait bien que les voyelles. Je crus entendre que l'une disait s'appeler *Louise Dara* ou *Louise Barroi*. Les personnes assises plus près du cabinet saisissaient mieux. Elles entendirent *Louise Charroi*.

Une autre forme dit s'appeler *Pelvoisin* ou *Malvoisin* et avoir été guillotinée sous la Révolution.

J'allais regretter la place que j'occupais, les ombres fluidiques s'avançant à peine à un mètre du cabinet, lorsqu'une petite forme apparut, qui, se condensant peu à peu, prit l'aspect d'une fillette habillée en communiante ; mais d'une fillette qui n'aurait pas été âgée de plus de trois ans.

La petite forme, glissant doucement sur le parquet, finit par arriver jusqu'à moi. Le bas de la robe touchait le bout de mes bottines. Je me penchai pour mieux voir. Le haut du corps semblait moins compact, moins *matérialisé*, que la partie inférieure. Un voile enveloppait la tête qui m'apparaissait seulement comme une tache plus sombre, et retombait jusqu'aux pieds, qu'il recouvrait. Je distinguais admirablement tous les plis.

Ce voile, cette simarre blanche semblait faite d'une étoffe impalpable.

Dans la pièce où j'écris en ce moment, un rayon de soleil, filtrant à travers les persiennes, traverse l'atmosphère. Supposez que, de cette écharpe tissée de lumière, on ait fait le voile de la mignonne apparition, et vous aurez une idée approximative de ce que je vis. On disait des fées qu'elles portaient des robes couleur du temps. La petite forme paraissait vêtue d'une de ces robes-là.

Mme Letort lui demanda, comme aux précédentes, de dire qui elle était.

J'entendis aussitôt le minuscule fantôme, alors de profil devant moi et me frôlant presque, prononcer quelques syllabes, dont cette fois encore, je ne perçus que les voyelles, et que je traduisis ainsi : *O ma mère*. On la pria de répéter. J'entendis encore nettement ces trois sons : *o*, *a*, *er*.

Un des assistants, le plus éloigné du cabinet, qui se trouvait sur le siège 10, interrogea alors, un peu ému :

— N'est-ce pas *Fortaner* ?

L'apparition répondit : oui.

Alors, derrière elle, une autre apparition plus grande, mais moins distincte, une simple silhouette, se détachant en grisaille sur l'obscurité, se montra...

M. Fortaner, de plus en plus ému, prononça :

— Ma mère ! ma petite sœur !...

Quelqu'un demanda :

— Êtes-vous heureuse ?

Ce ne furent plus les formes fluidiques qui répondirent. Trois coups furent frappés dans le cabinet. Puis les deux formes s'effumèrent et s'évanouirent...

D'autres apparitions se succédèrent. L'une, qui resta à l'entrée du cabinet, et que je devinai plus que je ne la vis, déclara s'appeler William Hett et conversa en anglais avec un des invités. Une autre prononça le mot : *John* ou *Jeanne*.

Une autre, sur un ton d'appel, dit un nom, qu'on fit répéter, et qui, finalement, parut être : *Sophie Lacroix*.

Il n'y avait personne portant ce nom dans l'assistance ; mais un dialogue s'engagea entre le fantôme et l'une des invitées, Mme de Valpinson. Mme de Valpinson s'était, en effet, souvenue qu'elle avait une amie de ce nom, avec qui, quelques jours auparavant, elle était allée au cimetière.

— Alors, dit Mme de Valpinson, vous êtes la tante Touchard ?

— Oui, fit la voix.

— C'est sur votre tombe que nous sommes allées porter des fleurs.

— Oui, je vous remercie de vos jolies roses.

Je note textuellement ce dialogue, entre tous les autres, pour l'analyser, le commenter, quand, mes impressions décrites, j'étudierai les origines des phénomènes.

L'ombre de cette « tante Touchard » est une de celles que, dans la première partie de la séance, on distingua le mieux.

C'est un fait, d'ailleurs, à noter qu'à mesure que le temps passait les formes devenaient de plus en plus visibles et, si vous voulez, compactes.

Pour marquer la différence du degré de matérialisation entre le petit fantôme Emilie Fortaner et la tante Touchard, je risquerai encore une comparaison.

Vous avez fait des bulles de savon ; vous en avez fait dans lesquelles, au lieu d'air pur, vous avez insufflé de la fumée de cigarette. Eh bien, supposez une gigantesque bulle de savon dans laquelle on aurait soufflé une très légère fumée, et qui, en se gonflant, aurait pris l'aspect d'une femme drapée de blanc. La tante Touchard, c'était cela !

L'analogie est même assez complète, car cette bulle humaine disparut exactement comme disparaît une bulle de savon gonflée de fumée, sans laisser d'autre trace qu'une sorte de flocon impondérable et blanchâtre qui se dissipa presque instantanément.

DEUXIÈME GROUPE DE PHÉNOMÈNES

M. Miller est maintenant dans le cabinet. Les formes qui vont apparaître sont bien différentes des précédentes. Elles ne sont plus diaphanes ou translucides : elles donnent, sous leurs draperies ou leurs vêtements, l'impression — quelques-unes au moins — d'êtres humains réels. Elles ne prononcent pas seulement des mots rares, qu'on est obligé de faire répéter pour les saisir; elles parlent, ou du moins ont l'air de parler, comme des personnes naturelles...

Elles n'apparaissent cependant pas tout d'une pièce. On les voit se condenser graduellement; mais, au reste, pour fixer les idées du lecteur, j'en décrirai quelques-unes en détail.

Voici, par exemple, le *docteur Benton*. On voit se former d'abord une sorte de boule, un peu au-dessous du plafond. Cette boule, qui, au début, semble faite d'un reflet blanchâtre, devient insensiblement matérielle, s'allonge, comme si un jet de fumée légère, au lieu de monter d'elle, en descendait. Cette buée devient une forme humaine, très distincte, et se met à parler. Elle parle en anglais en martelant les syllabes, tournée, par rapport à la place que j'occupe, tantôt de face, tantôt de trois-quarts, tantôt de profil...

Dans l'intervalle des phénomènes, je le note en passant, l'assistance, sur la recommandation de Betsy, cette voix « directe » qu'on entend dans le cabinet, chante. On chante n'importe quoi, des cantiques, la *Marseillaise*, *Frère Jacques*. Dès qu'un phénomène se dessine, on se tait...

Voici qu'apparaissent deux lueurs phosphorescentes, à hauteur d'homme, se rapprochant, s'écartant l'une de l'autre. Elles ont l'aspect d'une bande horizontale de dix à douze centimètres de longueur, sur trois de largeur...

De ces lueurs, découlent comme des draperies, qui seraient faites d'une étoffe Liberty d'une ténuité extrême, impalpable, translucide. Ces draperies semblent bientôt envelopper des corps de jeunes filles très sveltes. Les bandes phosphorescentes sont des diadèmes. Ces deux formes aussi parlent en anglais. L'une d'elles dit « Good night », en disparaissant...

Suivent deux fantômes qui, à l'encontre de tous les autres, donnent une sensation de pesanteur.

C'est d'abord un personnage qui déclare être Mona. Mona, paraît-il, dans une séance précédente, a annoncé que, dans des temps préhistoriques, elle a été reine sur un continent disparu, l'Atlantide. Lorsqu'elle se fut éloignée d'un mètre cinquante environ du cabinet et que je la vis bien, elle m'apparut grande et forte. Je crus entendre, sous son pas, le parquet craquer légèrement. Elle donnait une impression de majesté.

Un large diadème phosphorescent couronnait son front. A la lueur de ce diadème, sa figure, dont je ne distinguai aucun trait, me sembla ronde et pleine. Sur la poitrine et, tranchant sur le vêtement, trois bandes lumineuses, larges de trois doigts chacune, longues de quarante centimètres environ, descendaient parallèlement.

Sur sa tunique, blanche sans doute, mais que les bandes lumineuses faisaient paraître grisâtres, Mona portait un manteau sombre. A chacun de ses mouvements, les plis de ce manteau se déplaçaient. On voyait la tête qui s'inclinait, les bras qui s'allongeaient dans un geste de bénédiction... Elle parlait en français, d'une voix posée, bien timbrée, lentement, comme une reine, en vérité, qui donne audience à ses sujets...

C'est ensuite un personnage plus étrange encore, un véritable colosse, qui, en anglais, nous annonce qu'il est Ramsès II.

Il se forme, lui, de la manière que voici. A la hauteur même du plafond, une tache phosphorescente, large comme un plat, mais moins lumineuse, à ce qu'il me paraît, que les phosphorescences précédemment aperçues, apparaît dans l'encoignure du mur et du cabinet... Elle descend, en s'éteignant presque, passe par dessus la tête de M. Letort, et se campe devant le cabinet. Déjà d'elle était descendu un nuage plus sombre, qui devenait plus clair à mesure que la tache lumineuse ronde, d'où il semblait sortir, s'obscurcissait. Ce fut bientôt un être complet, haut de six pieds au moins. Je le distinguai d'abord assez mal, comme une vague silhouette moins noire sur le fond plus noir du rideau.

A ce moment, la voix de Betsy demanda si on faisait la chaîne. Sur la réponse affirmative de l'assistance, Ramsès fit trois larges pas en avant. Comme tout à l'heure sous le poids de Mona, je crus entendre sous son poids craquer doucement le parquet.

C'est alors qu'il parla, d'une voix que je n'oublierai point, une voix profonde et grave. Il était de trois quarts, son flanc gauche de mon côté. Je voyais distinctement son manteau noir, maintenu par sa main gauche à hauteur des hanches, se dessiner sur la blancheur de sa tunique. Il inclinait sa taille gigantesque, en accompagnant ses paroles d'un geste de son bras droit.

Mais ce geste, les personnes qui étaient assises le long du même mur que moi ne l'apercevaient point. On en fit la remarque. Alors Ramsès, tournant la tête de notre côté, abandonna le pli du manteau qu'il tenait, et nous salua d'un mouvement transversal de son bras gauche. Je distinguai très bien à ce moment le bras et la main, la main surtout, qui avait toutes les apparences d'une main humaine, beaucoup plus grande et plus longue que celle du médium.

Ramsès, avant de disparaître, me fit face, puis retourna à reculons dans la direction du cabinet, en ramenant son manteau noir sur sa poitrine, et on ne vit plus rien.

Après Ramsès II, nous vîmes une vieille personne cassée, qui nous dit être *Mme Lenormand*. Grêle, sous le voile blanc qui la recouvrait, un voile qui semblait fait, comme les autres draperies entrevues, plutôt avec du gaz qu'avec de la gaze, elle apparut courbée en deux, comme une sorte de fée Carabosse. Elle se tint à un mètre et demi du cabinet et parla en français, avec une volubilité, une précipitation incroyables. . Elle avait une voix chevrotante, une voix enrouée... Elle parla de tout, de Napoléon notamment, pendant un temps très long, peut-être dix minutes... Elle nous dit qu'elle était très heureuse de nous voir et, avant de disparaître, de s'effondrer plutôt, prononça : « Travaillez bien pour la lumière. Bonsoir, messieurs, dames. »

La dernière apparition fut celle de Betsy. Tout le long de la soirée, on l'avait entendue sans la voir. Elle parle anglais, mais sait pourtant un peu le français. Elle chante, d'une voix de tête, éclatante et chaude. Elle avait déjà accompagné nos chants en sourdine, à la cantonade. Elle chanta seule quand elle se fut matérialisée.

Elle sembla sortir du cabinet, toute matérialisée, et s'avança, mince, droite, souple, au milieu de nous. Il me sembla que la draperie qui la recouvrait était moins flou, moins impalpable, en tout cas d'une blancheur plus nette que les autres...

Elle conversa avec les uns et avec les autres, puis entonna un chant, un air d'opéra quelconque, que je ne reconnus pas. En chantant, elle reculait lentement, lentement. Quand elle arriva près du cabinet, elle se retourna et disparut subitement, et, au même moment, à la seconde même, M. Miller, entr'ouvrant les rideaux, sortit à pas rapides...

La séance était terminée. On découvrit la lampe, on visita le cabinet. Les cachets, je l'ai déjà dit, étaient intacts. On ne surprit rien de suspect.

J'ai décrit de mon mieux les phénomènes. J'entends déjà les lecteurs qui demandent : « Croyez-vous à des phénomènes médianimiques réels, à des apparitions fluidiques non truquées ? »

Calmons nos impatiences. Avant de discuter les faits, je dois vous rendre compte de la séance qui eut lieu chez moi et où je pus contrôler mes impressions premières. Cette seconde séance fut, si possible, plus étonnante encore que la précédente. Trente-cinq personnes y assistaient, dont quatre médecins.

Avant la séance, le médium, devant les docteurs et devant moi-même, se déshabilla de la tête aux pieds et revêtit, chemise comprise, des effets que je lui prêtais...

(*A suivre.*) GASTON MERY.

Nouvelles séances de Miller

En juillet dernier, comme on l'a lu dans l'*Echo du Merveilleux*, Miller donna quatre séances, la première chez nous, les trois autres chez M. A... A ces séances trop de mondains furent invités, trop de gens qui ne savaient pas le premier mot du phénomème psychique et qui vinrent là en curieux, comme au spectacle, s'attendant aux tours d'un Robert Houdin plus ou moins habile. Le problème est autrement sérieux, car il s'agit de résoudre la grande question de Shakespeare : *To be or not to be* ? (1).

La quatrième séance fut la moins bonne, elle fut même assez pâle, au moins tout au commencement, nous l'avons dit dans l'*Echo du Merveilleux* du

(1) A propos des séances de juillet, nous apprenons qu'on nous rend responsables des invitations qui furent faites alors. Nous n'avons aucune responsabilité à prendre dans les deuxième, troisième et quatrième séances.

1er septembre dernier. Miller, fatigué après cette séance, partit se reposer dans sa ville natale, près de ses parents, puis voyagea en Allemagne, poussa jusqu'à Munich, où se trouvait alors Mme Rufina Noeggerath, et il lui donna une séance. Il lui en avait même promis une autre, mais rappelé subitement par la maladie de sa mère, il ne put tenir sa promesse : ce n'est que le 9 octobre qu'il lui donna la séance promise, mais à Paris.

Après ce qui était arrivé en juillet, Miller, on le conçoit bien, n'était pas disposé à accorder de nouvelles séances. Pourquoi un médium sacrifierait-il son temps, sa force, et même son argent, car les séances l'épuisent et il ne peut, le plus souvent, vaquer le lendemain à ses affaires, pourquoi sacrifierait-il tout cela pour des ingrats et pour des gens tout prêts à l'accuser ensuite sans les moindres preuves ? Et comme toutes ces personnes ont tort, car, maintenant que nous connaissons Miller, nous pouvons affirmer combien l'homme est délicat et désintéressé ! C'est donc par dévouement à la cause qu'il veut servir qu'il nous accorda quatre séances, dont celle promise à Mme Noeggerath. Nous le remercions ici en notre nom et au nom de tous, et qu'il sache bien que, s'il a rencontré des ingrats, s'il a eu des déboires, il a aussi éveillé des sympathies, trouvé des défenseurs.

La première et la seconde séance eurent lieu dans notre salle à manger, 23, rue du Bac, la première le vendredi 5 octobre, la seconde le dimanche 7 octobre.

A la première séance assistèrent, formant le cercle, Charles Letort, assis à côté du médium, lequel resta en dehors du cabinet toute la première partie de la séance, Ellen Letort, M. Hett, M. Hawkins, Gaston Mery, directeur de cette revue, Mme Béringier, M. de Cool, Mlle Jeanne Chambeau, M. Victor Chartier, Mme Fortaner, Louis Fortaner, Mme Cornély, M. de la Moutte, Mme de Valpinçon, Mme White, et à la gauche de celle-ci M. White, qui fermait le cercle, de l'autre côté du cabinet.

Le cabinet était formé par deux morceaux de flanelle de coton, noire, non doublée, morceaux qui pendaient jusqu'au parquet. Il mesurait un mètre cinquante carré. Entre le plafond et le haut du cabinet, il y avait une ouverture de deux à trois centimètres.

MM. Gaston Mery, Louis Fortaner, de la Moutte et Hawkins visitèrent le cabinet avant le commencement de la séance, apposèrent des scellés sur la porte d'un cabinet de débarras et sur un placard qui se trouvent à l'angle où fut élevé le cabinet, ils regardèrent aussi une descente de lit, en peau de chèvre, qui fut mise dans le cabinet, sous la chaise de bois servant au médium.

La lumière fut donnée par une lampe à pétrole ayant un verre blanc, recouverte de quatre feuilles de journaux roulées en cylindre. Cette lampe fut placée sur un guéridon dans la pièce attenant à la salle à manger. La fenêtre de la salle à manger avait le store baissé au dehors, et à l'intérieur les rideaux de tenture étaient tirés. Aussi l'obscurité fut-elle à peu près complète. Nous n'eûmes jamais moins de lumière dans aucune séance de Miller.

Cela tenait probablement à ce que, M. Klebar absent, ayant nous-mêmes préparé le cylindre de papier, nous n'avions pas su le bien confectionner. M. Fortaner dut se déranger deux fois pour régler la lampe.

Tout le monde assis, au bout de quelques minutes, cinq à peu près, nous entendîmes une voix directe dans le cabinet, vraisemblablement celle de Betsy, principal contrôle du médium. Cette voix a son cachet spécial et elle est reconnue facilement des personnes qui ont déjà assisté aux séances de Miller, puis quelque chose de blanc, indistinct, parut à l'ouverture du cabinet. Etait-ce Betsy ?

Le médium se leva, et il fit changer Mme White de place ; s'étant remis sur sa chaise, quelques instants après la première apparition se montra : c'était une molle blancheur, imprécise, de laquelle sortit un nom. Etait-ce Louise Darras ? Louise Barroi ? Enfin on comprit Louise Charroi.

— Est-ce bien Louise Charroi ? demanda Mlle Chambeau... Etes-vous une parente à moi ?

— Oui, ma chère, répond l'apparition, qui s'effondre aussitôt.

Mlle Chambeau nous apprend que c'était une tante à elle.

La seconde apparition, semblant beaucoup plus grande, est peut-être encore plus vaporeuse que la précédente. Elle avança hors du cabinet, et elle prononça d'une voix caverneuse : « Lacour Joseph » M. Chartier demanda que le nom fût répété et si c'était pour lui. On entend alors : « Delacour ». L'apparition sembla devenir moins vaporeuse, puis soudainement s'effondra.

Une forme blanche et petite, dont je ne pus distinguer nettement les contours, succéda aux deux apparitions précédentes. Elle sortit au moins à un mètre du cabinet, et, allant, venant, me frôla le genou. J'eus la sensation d'être touché par quelque chose de dur. On entend les deux dernières syllabes d'un nom: « ... voisin ».

— Est-ce Belvoisin ? demande-t-on, quand la forme est rentrée dans le cabinet.

Par un coup frappé on répond non.

La forme revint, peut-être un peu plus matérialisée, et elle prononça distinctement : « Malvoisin ». Mme de Valpinçon demanda : « Est-ce de Malvoisin ?» et la forme répondit : « de Malvoisin », puis ajouta : « J'ai été guillotinée ». Mme de Valpinçon nous apprit que dans sa famille il y eût des Malvoisin, et on entendit dans le cabinet des coups affirmatifs. Elle ne sait pas si quelqu'un de cette famille a été guillotiné.

Une forme vint qui resta longtemps sans parler ; enfin elle se pencha sur M. White et prononça : « Margaret Temple », puis : « Good evening, my dear son ». Cet esprit s'est déjà manifesté ici le 20 juillet dernier pour M. White.

Ensuite une petite forme s'avança au milieu du cercle. Cela semblait être une petite fille. Elle marcha devant nous, rentra dans le cabinet, revint. On la prie de donner son nom, mais elle paraît ne le pouvoir pas. On entendit enfin faiblement : « Ma mère ». Elle touchait mon pied droit. Quand ma femme demanda : « Est-ce pour moi ? » elle prononça distinctement : « Fortaner », précédé d'un petit nom qu'on ne put saisir, mais dont la première syllabe était un a. Une grande forme, vague aussi, apparut derrière la petite, et l'on demanda si les deux formes étaient ensemble. Des coups frappés dans le cabinet répondirent affirmativement. Ce seraient la petite sœur et la mère de M. Fortaner, mais les prénoms ne furent pas donnés, ou du moins, pas compris.

L'apparition suivante dit : « William Hett », d'une voix caverneuse, et ajouta : « Arrière-grand-père ». M. Hett, naturellement, comme cela remonte bien loin, ignore le prénom de cet arrière-grand-père.

Il se présenta quelqu'un pour M. Hawkins, mais on ne saisit pas d'abord le nom qu'il donna ; puis John fut prononcé distinctement.

Une forme se montra enfin, bien mieux matérialisée que les précédentes, et elle lança le prénom et le nom de Marie Marrois. Elle s'avança à un mètre à peu près du cabinet. M. Hawkins demanda quelque chose que je ne saisis pas, et trois coups furent frappés dans le cabinet. L'apparition toucha la main de M. White, qui nous l'apprit, et elle appela : « Sophie... Lacroix ». Mme de Valpinçon, connaissant une personne vivante de ce nom, demanda si c'était la tante Touchard. C'était la tante Touchard, qui remercia des fleurs portées sur sa tombe, des jolies roses qu'on y avait mises.

Jusqu'à présent les apparitions comptent surtout par les noms qui ont été donnés. C'étaient des formes floues, quelques-unes richement drapées. Comme j'étais près du cabinet, je pouvais mieux voir, remarquer parfois des contours, constater qu'il y avait là un corps qui remuait dans des draperies blanches. Je ne pouvais cependant distinguer la tête. Une remarque : les voix des apparitions étaient différentes.

Pendant toute la première partie de la séance, M. Miller se tint assis à ma droite, son bras gauche toucha presque toujours mon bras droit, et souvent sa jambe gauche, que la transe fit trembler trois ou quatre fois, se trouva contre ma jambe droite. Plusieurs fois son épaule glissa sur mon épaule, comme s'il eût voulu incliner la tête sur ma poitrine pour y dormir. Et le phénomène avait lieu, l'apparition sortait, avançait, marchait, allait sur M. White, au moins à un mètre du médium, sans que Miller bougeât. Plusieurs fois, pendant qu'elles étaient là, à 75 centimètres du médium, qui n'aurait pu faire un mouvement sans que je ne le saisisse, j'affirme avoir vu la main droite de Miller tranquille sur sa cuisse. Je tenais à m'assurer de cela, pour répondre à ceux qui prétendent que Miller, avec sa main droite, manœuvre de la mousseline drapée sur une armature. D'ailleurs comment cela expliquerait-il les apparitions qui marchent et qui donnent des noms inconnus au médium ? L'absurdité de cette accusation l'annule.

A un moment, l'espace d'une minute, durant cette première partie de la séance, comme je tournais la tête, j'aperçus en dehors du cabinet, et derrière Miller, une tête assez vague d'aspect, mais où brillaient deux yeux incandescents, et un bras et une main qui se tendaient vers le dos du médium.

Après l'apparition de la « tante Touchard », le médium demanda la visite du cabinet : on dit alors que c'était bien inutile, puisqu'il n'y était pas entré.

Miller ayant pénétré dans le cabinet, Betsy avait dit de chanter, et nous lui obéissions quand un parfum se répandit dans la pièce. Il m'arrivait du cabinet par bouffées qui me rafraîchissaient la figure.

Quand Betsy nous eut demandé de faire la chaîne, une chose ronde qu'on ne peut définir, comme une vapeur diaphane, de la couleur d'un pâle reflet lunaire, parut au plafond. Ce n'est plus le paquet ressemblant à de la mousseline que nous avons vu aux autres séances, et il est impossible, par n'importe quel truc, de produire semblable chose. Cela vient sur ma tête, s'avance jusque devant ma femme, assise à ma gauche, donc à une distance considérable du cabinet, puis retourne vers M. White, et pendant quelques instants, nous ne le vîmes plus, ma femme et moi, mais madame de Valpinçon et M. de la

Moutte, assis au côté droit de M. White, nous disent que cela est derrière leurs têtes.

Le nuage diaphane et rond reparaît à dix centimètres à peu près de mon épaule, va de-ci et de-là entre le plafond et le parquet, et, au moment de toucher celui-ci, devient plus compact, et par conséquent paraît plus blanc. Sur le parquet, la chose se développe, grandit et, en se développant, m'atteint au genou. Je me sentis bien touché par quelque chose de résistant.

La matérialisation se fit en dehors du cabinet, presque sur moi, du moins bien en face de moi et de ma femme. Quand elle fut formée, je vis le Dr Benton, qui est venu plusieurs fois aux autres séances de juillet. Il avait une veste noire et s'entourait de draperies blanches. Des assistants font l'observation qu'on voit bien la forme du corps, ce noir dans les draperies. Quand il brasse, secoue sa mousseline, cette mousseline me frôle les genoux.

Le Dr Benton étend les bras, nous dit en anglais qu'il est heureux de nous revoir et ajoute, à plusieurs reprises, qu'il a le regret de ne pouvoir nous parler français. A un moment, sa mousseline me touche l'épaule droite, et, avant de rentrer dans le cabinet, il se penche sur moi et me dit quelques mots : comme beaucoup de spectateurs causent, je ne peux entendre.

Deux formes succèdent au Dr Benton, le front ceint d'un bandeau lumineux. Tous affirment qu'ils les voient bien. Il y en avait une qui n'était pas loin de mon épaule droite, la plus grande. On entendit du cabinet les noms d'Effie Dean et de Carrie West. Elles ne restèrent que quelques instants, et elles partirent en disant : « *good night* ! ».

Betsy dit qu'elle essaierait de parler français, commença, s'arrêta, et on entendit : « J'ai pas appris plus.... A tout à l'heure ».

Une belle forme parut entre les rideaux. « Mona », dit-elle, mais sans ajouter qu'elle avait été reine de l'Atlantide, comme l'autre fois. Elle était dans une robe blanche, avait sur la poitrine trois raies lumineuses qui l'éclairaient, et elle était drapée moins richement que lorsque nous l'avons vue en juillet ; elle me parut plus forte.

Mona dit qu'elle était heureuse de revenir, et elle ajouta qu'elle nous bénissait tous. Elle se tenait entre les rideaux écartés, demandant si tous pouvaient la voir. Elle quitta les rideaux, s'avança de deux ou trois pas, tendit un bras, et tous s'écrièrent qu'ils voyaient bien le bras, ainsi que la main. Elle avança encore un pas de plus, prononça : « Que Dieu vous bénisse ! » salua noblement, et elle rentra dans le cabinet.

Pendant que Mona marchait, on avait entendu le parquet craquer sous son poids. Gaston Mery en fit tout haut la remarque quand l'apparition ne se trouva plus là. Cependant, dans le cabinet, avant sa sortie, on n'avait entendu aucun bruit.

Je vis Betsy entre les rideaux, et, malgré le peu de lumière, j'aperçus bien sa main noire qui s'agitait. Après avoir parlé, elle nous demanda de chanter.

Un esprit sortit, qui me frôla et se retira sur le seuil du cabinet, où il prononça distinctement : « Ramsès deux ». Comme on s'exclamait sur sa grandeur, l'apparition nous dit, elle-même, qu'elle avait plus de six pieds ; six pieds, je ne sais, mais elle était grande. Ramsès s'avança de nouveau, me frôla la jambe droite, et la mousseline dont il s'entourait se posa un instant sur ma main droite : c'était rêche. Il avait un manteau noir de jeté sur les épaules. On voyait bien du noir sur des draperies blanches. Il alla à Mme de Valpinçon et posa sa main sur la figure de cette dame. Quand il fut rentré dans le cabinet, Mme de Valpinçon nous apprit que sa main était très douce.

L'apparition suivante était aussi bien matérialisée, elle était courbée, et elle dit : « Madame Lenormand ». E le ajouta : « Je suis très heureuse de vous voir... de vous avoir vus... eh bien, mes chers François !... Je suis heureuse... que je suis heureuse de retourner à Paris !... Je tâcherai de revenir vous voir. » Quelques-uns s'informent de Napoléon. « Le voyez-vous ? » lui demande-t-on. Elle répond qu'elle le voit tous les jours, et ajoute : « Je lui avais tout prédit. » Elle parle d'un ton un peu goguenard, comme quelqu'un qui n'a plus de dents, prononçant difficilement quelques lettres, telles les *r*, qu'on entend sifflées. Plusieurs remarquent qu'elle est courbée. « Etiez-vous voûtée pendant votre vie ? » demande ma femme. « Un peu », répond-elle. Elle dit : « Bonsoir... Je reviendrai... Travaillez... », et elle rentre dans le cabinet.

Après, Betsy nous demanda de chanter, et elle mêla sa voix aux nôtres, puis elle parut dans les rideaux écartés ; elle parla, regrettant de n'avoir pu faire mieux. On la pria de s'avancer, et elle répondit qu'elle craignait de s'effondrer si elle s'avançait davantage. Elle s'adressa à M. White et se mit à rire. Mme White chanta et Betsy commença à l'accompagner, mais chanta faux. « C'est trop haut », fit-elle, et elle se retira dans le cabinet, revint, et Mme White chanta une chanson nègre populaire aux Etats-Unis. Nous voyons Betsy entre les rideaux, et nous l'entendons joindre sa voix à celle de Mme White.

Betsy dit : « Good night », se retourna et nous apercevons aussitôt le médium au milieu du cercle, pas encore réveillé tout à fait, ne sachant où il est.

Au cours de la séance, la mèche de la lampe avait été un peu remontée, mais la lumière fut cependan toujours faible. Tous déclarèrent la séance très bonne. Nous devions en avoir de meilleures, avec une lumière beaucoup plus forte. Nous rendrons compte de ces séances dans les prochains numéros.

CHARLES LETORT.

Je certifie que le récit précédent est exact en tout point.

(*A suivre.*) ELLEN LETORT.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La Voyante de M. Fallières.*

On rentre, on rentre, malgré l'invitante douceur de ce mois d'octobre enchanté. Tout le monde était là, chez Guitry, à la première des *Passagères*. Et quelle satisfaction — sans surprise — de revoir Guitry dans un rôle de quinquagénaire aimé par toutes les femmes, leur faisant avec bonté l'aumône de quelques complaisances.

Octobre a beau prolonger son sourire, l'Hiver est là, dans la coulisse, prêt à entrer en scène. Les badauds s'arrêtaient l'autre soir, sur le boulevard, à regarder filer très haut, dans le ciel sombre, un vol de grues formé en triangle, se dirigeant vers le sud.

On rentre donc, mais sans renoncer du coup au gai bohémianisme des vacances. Pendant que les tapissiers sont à l'œuvre, raccrochant rideaux et portières, que meubles et bibelots se dépouillent de leurs housses et de leurs papillottes de papier, on campe chez soi et l on vit au dehors. Les routes, encore ensoleillées, sont pleines d'autos, pleins eux-mêmes de jolies femmes et d'éclats de rire.

... D'un de ces autos descendait hier, à la porte d'un restaurant du Bois, une très agréable jeune personne blonde, que l'ami qui m'accompagnait salua.

— Cette jeune femme ? me dit-il, ce sera, pour peu qu'elle s'y prête, la grande curiosité de l'hiver. C'est une Ecossaise, du meilleur monde, mais une « enfant du dimanche », née au moment même où sonnait le premier coup de minuit... Vous rappelez-vous tout ce que cela veut dire? Qu'elle cause avec les « elfies », qu'elle sait l'avenir... Elle a vraiment des dons très rares, entre autres celui de croire à son pouvoir et à sa mission, au point qu'elle s'est crue, en conscience, obligée d'aller avertir quelques chefs d'Etat de ce qui se préparait chez eux. Elle a tout fait pour arriver juqu'au Tsar, et il s'en est fallu d'un cheveu qu'elle soit envoyée en Sibérie comme suspecte de nihilisme. Mais enfin elle a pu obtenir une longue audience ; le revirement soudain de la politique tsariste est peut-être dû à cette blondine aux yeux bleus. De même pour Fallières, près de qui elle est en ce moment très en faveur.

— Comment, Fallières ? Quelle plaisanterie !

— Pourquoi ? Ne savez-vous pas que tous ces politiciens, qui se flattent de ne croire à rien, sont, au fond, superstitieux comme des Cafres ? Est-ce que chaque Président n'a pas eu sa pythonisse ? Félix Faure avait la sorcière havraise qui lui prédit sa grandeur future. Il consultait, en outre, à Paris, une ancienne somnambule de la foire de Neuilly... L'*Echo du Merveilleux* a publié là-dessus, en 1898, un article qui fit le tour de l'Europe... Et Loubet, n'était-il pas un des meilleurs clients de la mère Péladé, de Montélimar, qui prenait dans ses annonces le titre d'*ex-secrétaire confidentielle d'un très haut personnage de la République ?...*

— De sorte que Fallières...

— Ah ! l'histoire est amusante... miss X.. arrive au Loupillon et surprend le Président dans ses vignes, en train de faire un goûter rustique avec du raisin et du pain frotté d'ail. Fallières, qui était seul, voit un automobile arrêté au bord de la route et une jeune femme qui venait à lui au milieu des terres labourées. Il se dresse, un peu inquiet ; elle lui crie quelques mots qui le rassurent. A peine causaient-ils depuis cinq minutes que dix personnes avaient surgi de-ci de-là, et que M. Jean Lanes, s'approchait ; car le Président est gardé comme un roi jusque sur ses terres. Mais Fallières écarta tout le monde d'un geste... L'entretien dura plus d'un quart d'heure ; après quoi l'homme de l'Elysée reconduisit la voyante jusqu'à sa voiture, et il resta sur la route, regardant l'auto disparaître. Sa grosse figure était toute bouleversée.

Au déjeuner, on tâcha de le faire parler. — Vous causiez ce matin avec une bien jolie personne, dit M. Jean Lanes. — Oui... — Il n'est pas prudent, par les temps que nous traversons, de donner audience, en plein champ, à la première venue, fit observer Mme Fallières d'un ton aigre-doux. — Ah ! oui, soupira Fallières, les temps sont mauvais pour nous autres, chefs d'Etat !

Sa main tremblait un peu en portant à ses lèvres un verre d'excellent cognac. Ses yeux fixes semblaient voir par delà la table familiale des choses inquiétantes. Et l'on remarqua avec surprise que la main qui reposait le verre vide portait une bague in-

connue : un anneau orné d'une assez belle chrysolithe. Les convives échangèrent un regard étonné, et ils allaient faire une nouvelle tentative pour contenter leur curiosité, lorsqu'ils s'aperçurent que les yeux de M. Fallières s'étaient refermés ; quelques instants après, un léger ronflement s'échappait de sa bouche...

Je cause avec la jeune écossaise prophétique, dans le petit salon où elle vient de déjeuner avec ses amis. La devineresse, blonde, menue, a de beaux yeux bleus effarouchés, qui se dérobent, fuient les vôtres ; mais soudain le regard bleu se pose sur vous avec une sorte d'âpre curiosité, et vous pénètre comme une flamme.

Ses mains, charmantes de forme, sont couvertes d'étranges bagues. Je les examine longuement. Une opale, deux opales... ne les croit-elle pas fatales ? Une turquoise sertie dans un large anneau ciselé, souvenir de l'entrevue de Peterhoff ; un rubis, qui garde des poisons et rend joyeux ; une émeraude, la plus précieuse des pierres mystiques.

La petite sorcière blonde me rappelle d'un mot les vertus des gemmes. Elle pousse un léger soupir et continue, d'un ton professionnel qui me déçoit un peu :

— Vous n'ignorez pas qu'on a reconnu, dès la plus haute antiquité, les vertus talismaniques des pierres... C'est à une gemme que Mathusalem dut sa longévité fabuleuse, et Déodora de Sicile dit qu'Isis rendit par le même moyen Horus immortel.

— Oui, Oui.

Son léger accent anglais est charmant, pendant qu'elle débite ces choses savantes.

— Le lapis-lazuli servait à gagner l'amour des femmes.

— Que je regrette de n'en pas avoir sur moi !

— Antoine ne quittait jamais sa fameuse opale, ni Polycarte sa sardoine, ni Pyrrhus la célèbre agathe sur laquelle la nature avait spontanément figuré Apollon entouré des neuf sœurs, ni...

— Je sais, je sais... Ce doit être dans le Larousse.

— Ni, continua-t-elle avec un malicieux sourire, ni M. Fallières le béryl que je lui ai donné.

— Ah ! Fallières... nous y voilà !

— Le béryl, comme toutes les chrysolithes, d'ailleurs, préserve de la folie.

— Pensez-vous que le Président en fût menacé ? Il y a un dicton populaire...

Elle changea soudain de ton et d'expression, et dit avec gravité, avec lenteur, et parlant un peu comme en songe :

— Ce n'est pas un tout à fait mauvais homme... Il aime la terre... Il sait que la terre est une chose vivante, comprenez-vous ?... Il y a en lui, sous le politicien retors et avide, un bon vigneron de France... C'est quelque chose. Il essaiera de lutter quand vont venir les jours très mauvais, les jours terribles pour votre pays... Mais il sera dévoré... Avec tant d'autres !

Ainsi parlait la jeune Voyante. Mais l'auto trépidait à la porte et ses amis s'impatientaient. Je ne pus pousser plus loin l'interview.

GEORGE MALET.

MADAME CLÉOPHAS

A chaque instant — cela, tout au moins, arrive plusieurs fois par mois — des lectrices nous écrivent des lettres enthousiastes qui, en termes à peu près identiques, nous disent : « Pourquoi l'*Écho du Merveilleux* n'a-t-il jamais parlé de Mme X... ? C'est une chiromancienne d'une perspicacité extraordinaire. Vous devriez aller la consulter et nous dire ce que vous en pensez. » Quand ce n'est pas d'une chiromancienne qu'il s'agit, c'est d'une cartomancienne, d'une extralucide, ou de telle ou telle autre devineresse qui fait le marc de café, les épingles ou le blanc d'œuf. Presque chaque fois l'un de nous se dérange et presque chaque fois il rapporte de sa visite une déception complète...

C'est sur une de ces lettres instantes que je suis allé voir Mme Cléophas. Est-ce le nom un peu bizarre qu'elle porte, est-ce le ton du petit bleu qui me parlait d'elle, est-ce le hasard d'une promenade dans le quartier qu'elle habite, qui m'a décidé à me rendre chez elle, plutôt que chez une autre ? Je n'en sais, ma foi, plus rien.

Je me le rappelle d'autant moins que cette visite me laissa un peu sceptique sur les facultés divinatoire de Mme Cléophas. Je me souviens qu'après avoir, à la loupe, étudié les lignes de ma main, elle étala à côté d'elle plusieurs tarots que j'avais préalablement coupés et que, comparant les lignes de ma paume aux vignettes des jeux de cartes, elle vaticina sur mon compte.

Mon Dieu, je ne dis pas que tout ce qu'elle me déclara, ce jour-là, fut absolument faux ; mais c'était banal. Elle me parla de grandes peines que j'avais eues, d'un héritage que je ferais, d'un changement de position qui était proche...

Je crois qu'on peut dire cela à trente-huit millions

de Français sans risquer de se tromper beaucoup.

Pourtant, il faut être juste. Au milieu de ces prédictions vagues, et, je dirais volontiers, de ces prédictions *omnibus*, elle me dit une chose qui me frappa particulièrement, car une autre chiromancienne célèbre, à la première visite que je lui fis, me l'avait dit également :

« Votre père est mort subitement, quand vous aviez vingt ans. »

Cette coïncidence entre les déclarations des deux liseuses d'avenir et de passé, à plus de dix ans d'intervalle, et sans que ni l'une ni l'autre eussent pu être instruites du fait, qui est d'ailleurs exact, ne laissa pas, sur le moment, de m'intriguer un peu.

Puis je n'y pensais plus.

Mais l'autre semaine le hasard d'une nouvelle course dans le même quartier me remit la chose en mémoire et je retournai chez Mme Cléophas.

Il y a ceci de bon, chez Mme Cléophas, c'est qu'elle ne pontifie pas. Elle croit en son art, mais elle ne cherche pas à vous imposer sa croyance. Elle admet qu'elle n'est pas infaillible.

J'ai connu une de ses consœurs qui, lorsqu'on lui faisait remarquer qu'elle errait dans ses oracles, soutenait mordicus qu'elle disait vrai.

C'est ainsi qu'à une personne de mes amies, qui est restée vieille fille, et qui, vraisemblablement, le restera toujours, car elle a aujourd'hui plus de cinquante ans, cette diseuse de bonne aventure annonça la naissance de cinq enfants. Elle précisa : quatre filles et un garçon.

Mme Cléophas n'a aucune prétention à être, à ce point, sûre d'elle-même.

— Vous êtes déjà venu, me dit-elle ; je vous reconnais.

— Je l'avoue, répondis-je, et je vous dirai franchement que je n'ai pas été émerveillé. Je reviens pourtant vous voir pour élucider un point de vos déclarations. Vous m'avez dit que mon père était mort subitement lorsque j'avais vingt ans...

— Et je me suis trompée, sans doute. Cela arrive. Mais il ne faut en vouloir qu'à la chiromancienne et à la cartomancienne, car la cartomancie et la chiromancie, elles, ne se trompent pas.

— Je n'en veux à personne. Je désire seulement savoir comment vous êtes arrivée à me parler d'un fait aussi précis, et qui ne saurait être inscrit dans mes mains, puisqu'il ne me concerne pas...

— En effet, il ne vous concerne pas directement ; aussi bien (en parlant elle regardait mes mains) est-ce par déduction, par ricochet, que je suis parvenue à vous parler ainsi...

— Eh ! bien, conclus-je, exposez-moi votre raisonnement.

— Mme Cléophas obtempéra de bonne grâce à mon désir.

— Voyez, me dit-elle, ces deux lignes qui, dans la main gauche, se rejoignent, mais qui, dans la droite, se disjoignent. Cela signifie qu'à un moment de votre existence, vous avez dû changer votre manière de vivre, faire acte de volonté, prendre les rênes des événements qui vous concernent, au lieu de les laisser aller à la dérive et va-comme-je-te-pousse... Voyez, maintenant, cet autre signe : c'est le signe de la mort soudaine, et la place où il est situé sur la ligne de vie indique que cette mort soudaine arrivera à la fin du premier quart environ de votre existence, étant admis que le plus long terme de la vie humaine est quatre-vingts ans...

— Parfait ! mais je ne vois pas...

— Vous allez voir. Supposez que votre visage ne m'indique pas votre âge réel, qu'un masque m'ait fait croire que vous aviez dix-huit ans. En présence des signes que je viens de vous montrer, je vous aurais peut-être dit, avec des ménagements, ceci : « Monsieur, vous vivez d'une vie indolente ; vous avez été récemment obligé de faire acte d'énergie, mais vous mourrez bientôt ». C'était, si vous aviez dix-huit ans, l'interprétation logique des signes. Mais vous avez dépassé la dix-huitième année...

— Hélas ! soupirai-je, et de beaucoup !

— Je ne peux donc plus attribuer à vous-même le signe de mort subite. D'autre part, à qui l'attribuer ? A une sœur, à un frère, à une femme aimée ? De tels deuils déchirent le cœur, mais n'ont que bien rarement des conséquences sur la direction des événements de la vie d'un homme. Au contraire, la mort subite d'un père, qui vous fait chef de famille, qui vous oblige à des soucis que vous ignoriez jusque-là, est tout à fait de nature à modifier du tout au tout l'existence d'un jeune homme, à l'obliger à se servir de sa volonté !.. Voilà par quel raisonnement j'ai été amenée à vous dire que vous aviez dû perdre votre père vers votre vingtième année. J'ai pu me tromper. Mais, s'il en est ainsi, il ne faut en accuser que la faiblesse de ma logique...

Je fis alors connaître à Mme Cléophas qu'elle ne s'était pas trompée...

Il m'a paru que ce petit dialogue valait la peine d'être rapporté dans l'*Echo du Merveilleux*. Il donne une idée exacte de la manière de procéder de Mme Cléophas. J'ai pu, d'ailleurs, constater qu'elle avait un moyen de contrôle assez curieux : ses tarots.

Quand l'interprétation des signes de la main l'embar-

rasse, elle consulte les cartes. Il est rare que les cartes ne lui fournissent pas les éléments qui lui sont nécessaires pour compléter ce que j'appellerai les jalons de ses raisonnements.

Il arrive cependant que les lignes et les cartes semblent se contredire. Dans ce cas, Mme Cléophas interroge les astres. Elle établit l'horoscope du consultant.

— Et quand l'horoscope lui-même n'est pas d'accord avec les lignes et avec les cartes ?

— J'en suis désolée, me dit avec beaucoup de simplicité Mme Cléophas ; mais je ne m'entête pas. Je préviens le consultant et je m'excuse.

J'ai, je le confesse, beaucoup goûté cette sincérité.

GASTON MERY.

UN CAS DE PSYCHOMÉTRIE

Une revue américaine, *Mc Clure's Magazine*, publie dans un de ses derniers numéros un article très intéressant de M. Carl Schurz, de New-York, à propos d'une expérience de psychométrie.

Un de ses amis, M. Strodtmann, lui avait fait faire la connaissance du peintre de marine Melbye, qui s'intéressait beaucoup aux questions de clairvoyance et qui, à plusieurs reprises, avait insisté pour que MM. Schurz et Strodtmann l'accompagnent chez une clairvoyante dans laquelle il avait la plus grande confiance.

Enfin, on fixa une soirée de séance ; mais, au dernier moment, Carl Schurz fut fortuitement empêché de se trouver au rendez-vous. La pensée lui vint alors d'éprouver la puissance du sujet ; il prit donc une mèche de ses cheveux et la plaça dans un morceau de papier qu'il enferma dans une enveloppe cachetée.

De plus, il déchira une petite bande d'une lettre reçue par lui dans la matinée et que lui avait écrite le général Klapka ; la partie déchirée contenait la date ; il la plaça dans une feuille de papier et enferma le tout dans une enveloppe, également cachetée à la cire, comme l'autre.

Il remit les deux enveloppes à son ami Strodtmann sans lui dire ce qu'elles contenaient, mais avec la mission de demander au sujet « une description des allures, du caractère, du passé, et du séjour temporaire de la personne de qui venaient les objets ».

Après quoi, il partit pour Londres.

Quelques jours après, il reçut de Strodtmann un compte rendu de la séance.

La « clairvoyante » avait pris une de ses enveloppes dans ses mains et avait déclaré que cette enveloppe contenait les cheveux d'un jeune homme. Elle fit une description très exacte de Carl Schurz et ajouta qu'il avait acquis la notoriété pour avoir été mêlé à une entreprise hardie.

M. Carl Schurz continue ainsi :

« Elle fit un exposé de mon caractère, de mes inclinations, de mes facultés mentales, d'une exactitude telle que j'en fus profondément surpris.

« Non seulement je me reconnaissais dans les grandes lignes de la description, mais je trouvais certaines affirmations qui me révélèrent à moi-même certains traits obscurs de mon caractère...

« Ce que la clairvoyante dit de l'autre enveloppe, contenant l'écriture du général Klapka, fut tout aussi surprenant.

« Elle raconta que le scripteur des lettres et des chiffres contenus dans cette enveloppe était un bel homme, à la barbe noire, aux yeux perçants, qui avait, à un certain moment, gouverné une ville pleine d'hommes armés et assiégée par des ennemis.

« La description qu'elle fit du général Klapka, de son physique, de son passé, et aussi de son caractère, était rigoureusement exacte. Mais quand elle ajouta qu'il se trouvait en ce moment, non pas à Paris, mais dans une autre ville où il s'était rendu pour y rencontrer une personne qui lui était très chère, je pensais qu'elle faisait erreur.

« Peu de jours après, je revins à Paris et j'y étais à peine que je rencontrai le général Klapka. Je lui demandai aussitôt si, depuis qu'il m'avait écrit sa dernière lettre, il n'avait pas quitté Paris.

« Il me répondit évasivement qu'il avait été à Bruxelles en excursion pendant une huitaine, et, comme ce sujet de conversation paraissait lui déplaire, je n'insistai point.

« Cependant, je voulus tirer la chose au clair, et j'interrogeai un de ses amis intimes ; j'appris alors que la personne très chère qu'il avait été voir à Bruxelles était une dame de ses amies qu'il devait épouser... »

Ainsi se vérifiaient tous les dires de la clairvoyante.

HERVÉ DE RAUVILLE.

SPIRITISME DE SALON

(*Suite. Voir les nos des 1er, 15 Septembre et 1er Octobre*)

Une quinzaine se passa, lorsqu'un soir, après quelques communications sans intérêt spécial, du moins pour moi, la table s'anima de nouveau. Habituellement je ne gardais de nos séances que des mnémoniques très laconiques, et seulement sur les plus intéressantes. Pour celle-ci, j'ai écrit quelques minutes après un petit compte rendu détaillé, et ne puis mieux faire que de le transcrire ici :

28 mars 18... — « Amédée est gai » (1). Puis la table s'est penchée vers moi. — « T'ai-je connu ? » — « Oui » — « Veux-tu te nommer ? » Pas de réponse — « Veux-tu dire un mot qui te fasse reconnaître de moi ? » — « Suicide ». — A ce moment on m'a laissé seul avec Mlle Marthe, dont il avait déclaré le fluide nécessaire en la priant de ne pas compter. — « As-tu quelque chose à me dire ? » — « Oui. Sois bon pour ceux que j'ai laissés. Prie pour moi » (2). Je lui ai dit que je le lui promettais : que je le lui avais promis dès le jour de sa mort, et que je priais tous les jours pour lui. Et pendant tout ce temps, la table se penchait toujours vers moi et se mettait littéralement dans mes bras. Je lui ai demandé à plusieurs reprises s'il n'avait pas de communications précises à me faire ? S'il connaissait ce qui me préoccupe en ce moment (3) ? Le mouvement de la table a été le même, et toujours elle revenait dans mes bras. S'il voulait des messes ? et la table est revenue vers moi d'un mouvement absolument empreint de respect en même temps que de tendresse. Enfin elle a dit d'elle-même « adieu », puis m'a encore longuement caressé, s'est redressée et est restée inerte.

Pendant cette communication, je n'avais pu cacher mon trouble douloureux. Je pris congé, chacun me serrant la main en silence comme au bord d'une tombe qui vient de se refermer, et, rentrant chez moi, j'écrivis aussitôt la note ci-dessus pour n'oublier aucun détail. A ce moment, je l'avoue, j'étais à peu près complètement disposé à ajouter foi à l'identité des esprits avec l'âme dont ils assument le nom. Je me sentais envahi cependant, même pendant la communication, et plus encore pendant que j'en reconstituais le récit, par un sentiment de vague, d'imprécision, qui me suprenait.

Je ne dormis guère cette nuit-là, et ne pus reprendre sous toutes ses faces et dans tous ses détails, l'un après l'autre, l'examen minutieux des circonstances du fait. Plus je m'y appliquais et plus ce malaise intellectuel grandissait en moi. Je ne retrouvais pas le facies du défunt. Certes l'attendrissement était bien dans l'ordre ; mais la façon presque mignarde dont il s'était manifesté n'était aucunement dans son caractère. Plein de cœur, mais hardi jusqu'à la témérité, décidé, parfois il faut le dire jusqu'à la présomption, qui avait peut-être été son défaut le plus saillant, et qui, l'ayant privé souvent du sang-froid nécessaire à se diriger dans la vie, avait été pour beaucoup dans la catastrophe finale, j'avais pu l'entourer d'affection dans les plus profondes douleurs de sa vie, et je ne retrouvais pas sa manière de souffrir. Tout ceux qui ont pratiqué avec quelque suite le maniement du léger trépied spirite, savent avec quelle exactitude et quelle perfection de mimique les mouvements de ce petit instrument des esprits se modèlent sur les sentiments affectés par celui qui pour lors le possède, et si je n'avais connu le défunt que superficiellement, j'aurais jugé, comme cela m'étais toujours arrivé précédemment avec ceux qui s'étaient réclamés de moi, l'analogie saisissante. Mais pour la première fois où je me trouvais avoir connu le sujet à fond, comme un autre moi-même pour ainsi dire, si la pièce avait été admirablement jouée, je le reconnaissais, elle n'était que rapprochée de la vérité, et non la vérité même.

Le défunt avait été, lui aussi, chrétiennement élevé et il n'avait pas perdu tout sentiment de foi. Tout en me demandant de « prier pour lui » il avait cependant, comme tous nos esprits, écarté l'idée des messes de morts. Parmi ces derniers, les uns l'avaient repoussée doucement — je dirai, pour rendre exactement ma pensée, poliment — les autres brutalement. La façon dont mon ami l'avait fait contrastait absolument avec son caractère. En cas semblable il n'eût pas été dans sa manière de biaiser par une apparence de respect. Sa mimique eût trahi, suivant les cas, soit le sentiment d'un désespéré si, par suite de damnation, les messes ne pouvaient plus

(1) N'ayant rien dit de mon chagrin, et ne m'attendant pas à l'émotion que j'allais avoir à éprouver, je plaisantais en effet lorsque le premier mouvement se fit sentir.

(2) J'ai cherché depuis dans Allan Kardec ce que peut être la prière pour les morts, du moment où la foi spirite n'admet ni l'application aux défunts des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du fonds de miséricorde dit dans le *Credo* « la communion des saints », ni leur avancement par ce moyen. Je crois pouvoir inférer du paragr. 323 du *Livre des esprits* que « prier pour les défunts » leur donne la satisfaction (assez platonique il me semble) de savoir que les leurs pensent encore à eux.

(3) Une question importante pour mon avenir était alors en suspens.

adoucir ses peines, soit une répulsion catégorique si, en supposant vraie la doctrine spirite, la messe étant dès lors inefficace pour tous les trépassés, son âme eût dû se convaincre, en arrivant dans l'au-delà, qu'elle avait vécu dans l'erreur ici-bas.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse d'une des méditations les plus approfondies et les plus angoissantes de ma vie. Qu'il me suffise de dire qu'après l'avoir poursuivie pendant plusieurs jours avec la persistance d'une obsession, et l'acuité que la pratique des affaires donne à l'étude sous toutes les faces d'un problème compliqué et ardu, j'en arrivai à des conclusions diamétralement opposées aux impressions du premier moment. Pour ce qui est de mon pauvre ami, je repris toute confiance en la miséricorde divine, car s'il est de foi, d'un façon générale, qu'il y a des damnés, il est interdit d'affirmer, ou même de concevoir en son esprit, que telle âme soit réprouvée, fût-ce celle d'un suicidé ou du plus grand des criminels, un simple éclair de repentir pouvant l'avoir tiré de l'état de péché mortel à l'instant même de la mort. Quant à la question de l'identité des esprits, toujours débattue, et toujours aussi éloignée d'une solution pour ceux qui ne se rallient pas à la négation catégorique que lui oppose le catholicisme, l'incident, peut-être calculé pour m'en convaincre et qui, au premier abord, y avait presque réussi, m'apparut au contraire sous le jour d'une tragédie bien conçue, bien jouée, mais recelant au fond tous les éléments de doute, d'inexactitude, d'artifice artistique, que le plus grand des acteurs jouant la scène la plus parfaite du plus grand génie dramatique, ne saura empêcher de surgir après coup dans l'esprit du spectateur, quelque complètement illusionné, maîtrisé, asservi par le double génie de l'auteur et de l'acteur qu'il ait été pendant la représentation.

N'en était-il point ainsi dans toutes les communications spirites ? L'identité qui nous semblait à tous incontestable dans le grand nombre d'occasions où nous avions cru pouvoir l'admettre, étant donnée au reste l'attention très superficielle, comme tout ce qui est mondain, que nous apportions à nos expériences et à nos évocations, mais qui ne résistait pas à l'examen approfondi d'un cas où j'avais en mains tous les éléments de contrôle, n'était-elle pas un simple prestige ? Ma foi, d'ailleurs, à cette époque de ma vie assez négligée, il me faut le confesser, avait pu, me semblait-il, rester hors de cause dans des investigations où je n'avais vu jusqu'alors qu'une simple curiosité, une innocente distraction. Le « jeu familial » m'apparut au contraire sous un jour nouveau et infiniment sérieux et grave. L'un des traits constatés dans mes observations antérieures, l'éloignement pour les messes de *requiem* et par conséquent pour l'Eucharistie, s'imposa dès lors à mes réflexions comme caractéristique. J'avais fait cette offre de messes plus particulièrement aux esprits assumant le nom de personnes que j'avais connues. Indépendamment de mon ami, il en était dans le nombre que je me rappelais avoir vu assister comme moi à la messe les dimanches. Elles ne pouvaient donc en témoigner de l'horreur. J'ai appuyé déjà sur la tenue correcte que les esprits observaient dans le salon de Mme D. Or, catholiques et schismatiques vénèrent également la messe. Quant aux protestants, sans admettre tous la présence réelle, tous ont gardé l'Eucharistie, le « sacrement » suivant le terme employé par eux, tout au moins comme figure du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tel était le cas de Mlle Marthe, qui appartenait, si mes souvenirs sont exacts, à une confession calviniste. La répulsion pour l'Eucharistie, très souvent brutalement témoignée, était donc le seul manquement à cette correction par ailleurs impeccable de langage et d'allure qui me frappait chaque jour, car elle était de nature à choquer tous les habitués sans exception. Cette dérogation n'était-elle pas inhérente à la nature même de nos esprits visiteurs ? En ce cas ils ne pouvaient être en réalité que du nombre des anges déchus.

Je résolus donc de poursuivre mes investigations dans ce sens. Mais je ne m'embarquai pas dans cette tâche à la légère. Mes réflexions de ces derniers jours m'avaient, je viens de le dire, mis en garde contre les moyens d'information incroyablement étendus des esprits. Mes expériences antérieures me prouvaient que toute pensée écrite, parlée ou mise en acte patent était par ce seul fait à leur disposition, tandis que la pensée non trahie par un de ces moyens semblait leur rester cachée, mon entrevue avec l'âme soi-disant de mon pauvre suicidé l'établissait. D'autre part l'attitude de notre habitué le bibliophile italien, que la table ignorait constamment, ne mettait jamais en cause, opposée aux essais de transmission de pensée à l'esprit présent qui avaient toujours réussi, me firent supposer que la foi intérieure n'est à la disposition des esprits que s'il y a volonté de les autoriser à le pénétrer ; qu'une pensée, un projet, gardé strictement mental en ayant grand soin de ne le trahir par aucun acte et de *vouloir* énergiquement le leur céder, ne pourrait pas être pénétré par eux. Je résolus donc de me garder fidèlement à moi-même l'engagement d'en

agir ainsi, et dans la mesure où le permettraient les circonstances mondaines, dès lors frivoles, où avaient lieu nos séances, de mettre à profit toutes les occasions de vérifier les principales questions qui s'étaient dressées devant moi : Les esprits visiteurs sont-ils les âmes de trépassés, ou des démons qui les imitent ? En ce dernier cas, dans quelle mesure la Providence leur permet-elle d'user de cette apparence ?

(*A suivre.*) J. AMÉDÉE.

COMMUNICATION DE L'AU-DELA

Nous avons relaté dans un précédent numéro de l'*Echo du Merveilleux* l'interrogatoire auquel fut soumis, au château Nirvana à Gelos, près Pau, « l'esprit » d'une femme morte depuis peu et dont tous les dires se vérifièrent très exactement.

« Sarah », l'esprit en question, a été interrogée de nouveau, et voici le compte rendu des séances d'après le Dr Speakman, un de ceux qui y prirent part :

Le 15 avril. Médium : Mlles Mac Cance et Dobson; guide : *Ouija* ; Mme Speakman tenant la plume ; le Dr Speakman assistant.

Première communication en anglais de Ouija :

« Vous pouvez maintenant demander Sarah Lancry. »

Conversation en français :

D. — Etes-vous-là, Sarah Lancry ?

R. — Oui !

D. — Vous savez que votre mari viendra bientôt vous rendre visite ?

R. — Il ne peut venir encore.

D. — Pourquoi pas ?

R. — En raison d'affaires imprévues.

D. — Quelles affaires ?

R. — Il sera retenu par le notaire.

D. — Pourquoi cela ?

R. — Je suis souvent près de lui.

D. — Oui, mais parlez-nous du notaire.

R. — Ce sont des affaires de famille ; mais elles dureront plus longtemps qu'on ne le croit.

D. — Sont-ce des affaires causées par votre mort ?

R. — Non.

D. — Alors, quand viendra-t-il ?

R. — Plus tard.

D. — Vous a-t-il sentie près de lui ?

R. — Il m'a presque sentie deux fois ; mais il le croit à peine.

D. — Où et quand ?

R. — Une fois quand il était avec notre petite-fille. Ma mère était là aussi.

D. — Et l'autre fois ?

R. — Il était seul dans sa chambre, il y a plus d'une semaine.

Ce qui précède fut envoyé au mari qui répondit dans les premiers jours de mai, s'excusant de ne l'avoir pas fait plus tôt, parce qu'il avait été indisposé et très fatigué, ayant eu beaucoup d'occupations.

Il ajoutait :

« Il me semble avoir senti sa présence plusieurs fois et je crois qu'une semaine après sa mort, les coups que j'entendis dans ma chambre étaient produits par elle. Veuillez lui demander à quel endroit elle a frappé, si c'était elle.

« Quant au notaire, je n'ai rien eu à faire avec aucun notaire. Il n'y a pas et il ne peut y avoir aucune difficulté possible avec un notaire. Donc en cela elle s'est trompée. »

Deux jours après avoir reçu cette lettre, nous reprîmes la séance, et la conversation suivante s'engagea, en français, dans les mêmes conditions et avec les mêmes personnages que la fois précédente :

Sarah. — Je suis si heureuse qu'il m'ait entendue.

D. — Est-ce *Sarah Lancry* ?

R. — Oui, c'est moi.

D. — Parlez-vous de votre mari ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous frappé quelque part dans sa chambre et, dans ce cas, à quel endroit ?

R. — Plusieurs fois sur le lit.

D. — A quelle partie du lit ?

R. — En haut, à la tête.

D. — A chaque fois à la même place ?

R. — Oui, à peu de chose près. Bientôt il m'entendra plus souvent.

D. — Votre mari dit que vous vous trompez à propos du notaire.

R. — Non, je ne me trompe pas. Le notaire s'occupe actuellement de l'affaire.

D. — Il dit qu'il ne peut y avoir de difficultés quelconque touchant un notaire.

R. — Eh bien ! je vous affirme qu'il y en a.

Dimanche 3 juin, jour de la Pentecôte.

Les mêmes personnes étaient présentes; comme nous nous trouvions dans le jardin, nous craignions que *Ouija* refuse de travailler ; mais Sarah Lancry nous dit :

— Je vois ce qui se passe sur la terre ce jour de fête. J'ai vu ma chère mère en excellente santé.

D. — Où avez-vu votre mère ?

R. — A la messe.

D. — Dans quelle église ?

R. — Dans une petite chapelle tout près de sa maison.

(Aucun de nous ne savait rien de la demeure de cette dame ni de ses occupations, si ce n'est qu'elle se trouvait aux environs de la ville de X...).

D. — Voyez-vous votre mari ?

R. — Oh ! souvent !

D. — Que faisait-il aujourd'hui ?

R — Il a écrit beaucoup de lettres.

D. — A qui a-t-il écrit ?

R. — Beaucoup de lettres ; quelques-unes à de vieux amis, auxquels il devait des réponses depuis longtemps.

D. — Et à qui encore ?

R. — Il a écrit à ma mère.

A ce moment, on fit observer à Sarah qu'il ne pouvait en être ainsi, attendu que M. Lancry et sa belle-mère avaient le téléphone chez eux et même que, dans sa dernière lettre, il disait recevoir, deux fois par jour, par le téléphone, des nouvelles de son enfant. Il était retourné, deux semaines après la mort de sa femme, à son bureau situé à Z., à environ 115 kilomètres de l'endroit habité par sa belle-mère et son enfant, d'où il leur téléphonait.

Malgré cette observation, Sarah répondit encore :

— Il a écrit à ma mère.

D. — A-t-il écrit à quelque autre personne ?

R. — A son frère.

D. — Lequel?

R. — Celui qui est marié.

(Ceci, également, nous parut impossible, parce que nous croyions qu'ils habitaient ensemble. Il est utile de faire remarquer ici que ni Mlle Mac C..., ni Mlle D... ne savaient que M. Lancry avait des frères)

D. — Avez vous frappé ailleurs que sur le lit?

R. — Demandez lui s'il m'a entendu frapper sur sa table de travail ?

Tout ceci fut envoyé, comme précédemment, au mari, et, dans sa réponse datée du 8 juin, il dit :

« Votre lettre m'a suivi ici. La dernière communication de Sarah est surprenante d'exactitude et de précision ; sa mère a bien été à la messe dans une petite chapelle située tout près de sa maison.

« En ce qui me concerne personnellement tout ce qu'elle dit est vrai. Je n'ai pas écrit à ma belle-mère le dimanche, car j'étais chez elle ; j'y suis arrivé le matin de ce même jour. Mais la veille, je lui avais écrit une très longue lettre à propos de l'enfant, lettre qui a dû causer une profonde impression à Sarah. Cette lettre est également arrivée le dimanche.

« J'ai aussi écrit à plusieurs vieux amis, à qui je devais des lettres depuis longtemps; la plupart étaient des réponses à des lettres reçues à propos de la mort de ma femme.

« Naturellement je parlai d'elle très souvent dans ces missives. J'ai aussi écrit à mon frère, celui qui est marié.

« Je ne l'ai pas entendu frapper sur ma table de travail ; mais il se pourrait bien qu'elle le fît, car chaque soir elle s'asseyait là, près de moi, quand je travaillais. Les coups que j'ai entendus étaient frappés à la tête du lit ; ils étaient forts, distincts et fréquents.

« Je suis venu ici, à présent, parce que je croyais pouvoir terminer immédiatement les affaires concernant l'héritage de ma femme ; mais mon idiot de notaire ne veut rien faire avant le retour de son premier clerc, qui est en congé, parce que, dit-il, c'est très compliqué. Il n'y a pourtant qu'une difficulté : la propriété du père de Sarah était toujours restée indivise, ce qui entraîne l'obligation d'un inventaire, etc.

« Quels flots de ficelles à prévoir !

« Ce sont là des petites difficultés ou plutôt des retards et des complications que personne ne pouvait prévoir. Ce sont des questions de famille qui n'ont pas précisément été provoquées par la mort de Sarah, puisqu'elles auraient été forcément soulevées tôt ou tard, et je ne puis comprendre comment elle a pu les prédire, attendu qu'elle ne connaissait rien des subtilités de la loi.

« Mais si je n'y avais pas été obligé, je ne serais pas venu ici, mais j'aurais été vous voir, mes chers amis. »

Nous continuons, dit en terminant le Dr Speakman, à être en communication avec Sarah et si elle nous dit encore des choses intéressantes, nous les publierons.

Jusqu'ici tout ce que nous avons pu vérifier de ses propos a été trouvé rigoureusement exact. »

H. R.

La Boîte aux Faits

LA MAIN FANTOME

Nous nous transporterons au mois de juin 1874. J'habitais avec ma famille, sur les bords du bassin d'Arcachon, une jolie villa entourée de prairies et de garennes, dans un cadre d'interminables forêts de pins.

Ces adorables sites aux ciels doux et suaves, aux horizons de velours, aux eaux de nacre, où tout s'estompe et se fond dans un décor merveilleux et simple à la fois, ont grandement contribué à développer en moi, alors enfant, le penchant à la contemplation, à la méditation, voire à l'extase.

Il me faudrait un volume pour raconter mes visions, dont certaines furent bien étranges.

Je me bornerai donc ici à en rapporter une qui a laissé dans mon esprit un souvenir ineffaçable.

C'était au mois de juin, comme je l'ai dit plus haut. Il était midi. Je jouais à l'ombre d'un grand arbousier, mes parents assis près de moi.

Un domestique vint annoncer que le dîner était servi. Mes parents se levèrent pour se rendre à la salle à manger. Je restai seul, jouant toujours, mais retenu sous l'arbre par une force inexplicable.

Le soleil brillait de tout son éclat, et ses rayons, traversant le feuillage, plaquaient sur le sol des lueurs jaunes sur un fond d'ombres violettes.

Je regardais ces lueurs qui m'attiraient magnétiquement; il me semblait que « quelque chose » se détachait de moi, et que ce « quelque chose » *allait voir...*

Je sentais des démangeaisons violentes à la racine des cheveux, pendant que des gouttes de sueur perlaient sur mon front.

Je comprenais que j'*allais voir*... mais voir quoi?...

J'avais peur, car cet état particulier dans lequel je me trouvais, je le connaissais déjà, et les visions qu'il m'annonçait étaient parfois horribles.

Aussi je ne bougeais plus, souhaitant ardemment que ma mère, inquiète de mon absence, et venant me chercher, rompît ainsi le charme.

Mais ma mère ne vint pas. Autour de moi régnait un silence de mort. J'avais le sentiment d'être transporté au milieu d'un désert. Mon chien favori, mes chats, mon aigle apprivoisé, mon goéland, mes écureuils, enfin toute la ménagerie que mes parents entretenaient pour contenter mes caprices, et qui m'entourait il y avait quelques instants, avait disparu.

Le temps s'écoulait avec une lenteur effrayante. Quelques minutes à peine me parurent des siècles.

Je me sentais comme aspiré, comme vidé sous l'affreux baiser d'un millier de ventouses.

Un poulpe monstrueux semblait s'être collé, froid et gluant, sur toute la surface de mon corps.

Mon sang affluait au cœur et paraissait s'en échapper en vapeur rougeâtre qui troublait ma vue.

Et toujours ce soleil de plomb et ces lueurs jaunes dont, hypnotisé, je ne pouvais détacher mes yeux.

Et personne ne venait. J'eus peur, atrocement peur; je voulais crier, mais aucun son ne s'échappait de ma gorge.

Tout à coup, un bruit, une sorte de grattement se fit entendre. C'était, comme toujours, l'annonce de la vision. Ne pouvant éviter l'inévitable, je regardai..

A quelques mètres de moi, et de l'épaisseur même du mur de la villa, une main sans bras avait surgi; cette main, d'un rouge violacé, sortait et rentrait simultanément dans le mur par un mouvement de va-et-vient rapide.

Je crus *reconnaître la main de mon grand-père*. Je m'évanouis.

Le lendemain mes parents reçurent un télégramme leur apprenant que mon grand-père Bourgeat était *mort la veille* d'une attaque d'apoplexie foudroyante en son domicile au château du Pian, à Bouillac, près Bordeaux.

GASTON BOURGEAT.

ÉTRANGE SÉRIE D'APPARITIONS

Nous lisons, dans une fort intéressante petite brochure *Le Purgatoire*, que nous fait aimablement parvenir une de nos fidèles abonnées, le récit d'apparitions curieuses dont fut favorisée une religieuse redemptoriste d'un monastère de Belgique, de la mi-septembre à Noël 1870.

M. l'abbé J. M. Currique, prêtre du diocèse de Metz, fait précéder ce récit de l'introduction suivante qui garantit l'authenticité absolue des faits rapportés :

....Notre récit est de la plus exacte véracité historique. Il est tracé non seulement d'après nos souvenirs, à la suite d'une première visite au monastère témoin de ces apparitions, mais il reproduit le plus souvent le texte des notes qui nous ont été fournies par la supérieure de la communauté où se sont passées toutes ces scènes admirables. Bien plus, certains points des notes en question nous ayant semblé quelque peu obscurs, nous n'avons pas hésité à faire deux autres voyages en Belgique, pour recueillir de la bouche même de cette vénérable supérieure et de plusieurs de ses religieuses les détails les plus circonstanciés touchant ces merveilleuses apparitions, détails d'autant plus véridiques qu'ils ont été la plupart mis par écrit à mesure que les manifestations avaient lieu.

La sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, favorisée des apparitions elles-mêmes, n'est plus de ce monde. Mais eût-elle encore été en vie, que notre tâche n'en aurait reçu aucun encouragement, tant l'humble religieuse savait détourner d'elle l'attention, tant elle se retranchait dans le plus inviolable silence au sujet de ces faits.

A son défaut, nous avons, pour rassurer la confiance de nos lecteurs, le témoignage de son confesseur, le Révérend Père Bernard, du couvent des Récollets de Malines.

« Votre opuscule, nous écrit-il en date du 21 décembre 1871, mérite d'être lu et médité.... Je puis attester que votre récit est en tout conforme à la relation écrite que j'ai entre les mains et qui contient ce que la sœur Marie-Séraphine a confié à ses supérieures et à moi de ces apparitions. Il y a néanmoins dans votre opuscule quelques omissions axquelles il serait bon de suppléer dans une seconde édition ».

C'est ce que nous avons fait avec le secours des notes abondantes et des renseignements de vive voix que nous avons recueillis depuis.

6 février 1872. J.-M. CURRIQUE,
prêtre du diocèse de Metz.

Le récit commence ainsi :

Vers le milieu de septembre 1870, une religieuse d'un monastère situé dans l'archidiocèse de Malines, en Belgique, ressentit tout à coup une peine indicible au plus intime de son âme. Ne sachant à quelle cause attribuer cette tristesse qui ne la quittait plus et qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant, elle s'efforça, mais en vain, de la surmonter ou du moins de s'en distraire. La sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, pour ne désigner ici sa personne que par son seul nom de religion, était devenue pour elle-même comme pour ses compagnes une véritable énigme : elle, jusque-là si gaie, si ouverte,

si joyeuse, si Française enfin par le caractère comme par la naissance, elle se demandait à elle-même d'où pouvait se faire que, dès sa première année de profession, la douleur et les larmes devinssent ainsi son partage.

Loin de rien gagner sur elle-même, elle se vit, quelques jours après ces premiers assauts, comme obsédée par une puissance invisible qui la circonvenait partout : c'était comme une ombre qui s'attachait à ses pas et la poursuivait au chœur, au réfectoire, en récréation, au confessionnal même, sans plus lui laisser un instant de trève, ni le jour, ni la nuit. Ainsi la sœur était souvent tirée par le scapulaire ; un poids énorme pesait sur son épaule droite : « C'était comme une charge de plomb », disait-elle à sa supérieure, pour qui elle n'avait point de secret et qui a été mise, comme aussi la maîtresse des novices, à cause de cette confiance sans bornes, au courant de tous les mystérieux incidents de ces manifestations de l'autre monde.

Enfin, le 29 septembre, arriva de France une lettre en retard de deux semaines, par suite des catastrophes lamentables que tout le monde connaît : elle annonçait le décès du père de la sœur Marie-Séraphine, mort le 17 de ce même mois. Tout s'expliquait dès lors.

A partir de ce jour, la pauvre sœur, dont les angoisses ne devenaient que plus vives, entendit souvent des gémissements qui lui rappelaient les exclamations entrecoupées de son père lorsqu'il était dans la peine. Une voix bien distincte lui criait sans relâche : « Ma chère fille, aie pitié de moi ! aie pitié de moi ! »

Le 4 octobre suivant, de nouveaux tourments commencèrent pour la sœur ; elle devint fort souffrante. Ses douleurs se portèrent principalement à la tête, où elles étaient presque intolérables et durèrent, avec cette intensité, jusqu'au milieu du mois.

Le 14, au soir, comme la sœur était couchée au dortoir des professes novices, et qu'elle venait de s'assoupir, elle vit tout à coup venir à elle, entre son lit et la muraille, son pauvre père tout environné de flammes et en proie à une extrême tristesse. A cet aspect, elle fut saisie d'une telle compassion, qu'elle poussa des cris plaintifs sans même s'en douter. Il lui semblait aussi être de son côté brûlée par ces flammes.

Le lendemain, 15, vers la même heure, au moment où la sœur récitait, au pied de son lit, le *Salve Regina* de règle avant le coucher, elle vit de nouveau son père à la même place que la veille, au milieu des ardeurs de feu. C'est à ce même moment qu'elle le verra désormais, pendant les fréquentes apparitions qu'il fera jusqu'à sa délivrance. Cette fois, la sœur se demandait intérieurement s'il avait peut-être commis quelque injustice dans ses affaires. Mais son père, répondant à sa pensée, lui dit :

« Non, je n'ai commis aucune injustice ; mais je souffre pour mes impatiences continuelles et pour d'autres fautes qu'il ne m'est pas permis de te révéler... »

Interrogée sur ce qu'elle éprouvait au moment des apparitions, la sœur répondit : « J'entends autour de moi comme le bruit d'un léger frôlement, et puis j'aperçois tout à coup mon pauvre père. Cette vue m'absorbe à un tel point, que je ne sais plus où je suis ; je ne vois plus que lui, je n'entends plus que ce qu'il dit. »

La maîtresse des novices trouva souvent, en effet, la sœur agenouillée, le soir, près de son lit, les mains jointes, les yeux ouverts, mais dans une telle contemplation, que rien alors n'était capable de la rappeler à elle-même.

La Sœur continue à recevoir de fréquentes visites de l'apparition de son père qui se au Purgatoire, souffrant de continuels tourments.

La communauté tout entière prie pour l'âme du malheureux.

La sœur vit un jour une citerne enflammée d'où sortaient d'épais nuages d'une noire fumée : « L'impression qu'elle fit sur moi, disait la sœur, ne s'effacera plus de ma mémoire. »

Comme le père disparaissait et se replongeait dans la citerne, il s'écria, à plusieurs reprises, en montrant sa langue desséchée et brûlante :

« J'ai soif ! J'ai soif ! »

A partir de là, la sœur continua de voir régulièrement chaque soir son père, à peu près dans le même état de souffrance et de désolation. Il n'était plus, il est vrai, environné de flammes comme les premiers jours de l'apparition, mais il disparaissait chaque fois dans la citerne embrasée en s'écriant : « J'ai soif ! J'ai soif ! »

Suit la relation d'un fait des plus intéressants, — la preuve visible, palpable, de la réalité de l'apparition !

La Sœur fit, à différentes fois, diverses demandes à son père ; mais il ne fut pas toujours permis à celui-ci de satisfaire à chacune d'elles.

Un soir, par exemple, elle lui présenta la main ainsi que son *Imitation*, avec prière de laisser sur l'une ou l'autre une marque sensible.

« Tu vois, cher père, lui dit-elle, ce que je souffre de l'incertitude où je suis, de crainte d'une illusion ou que ton apparition de chaque soir ne soit qu'un effet de mon imagination. Je te supplie donc de me laisser sur ce livre une marque à laquelle je puisse reconnaître que c'est bien réellement toi que je vois. »

« Non, répondit le père, je ne te donnerai pas cette mar-
« que. La peine que tu éprouves est voulue de Dieu, et
« cette incertitude, qui fait ton tourment, doit contribuer
« à ma délivrance. »

Dans la suite, néanmoins, le défunt toucha sa fille du doigt à deux reprises différentes, une première fois à l'épaule droite, une seconde fois sur le cœur ; elle en éprouva la sensation d'une brûlure très douloureuse. Chose étonnante toutefois, comme la Sœur en fit discrètement la confidence à son confesseur, la peau avait été noircie, sans que les vêtements eussent gardé aucune trace visible de brûlure.

Plus tard, le 3 décembre, le père, pour qui l'on continue de prier avec ferveur, apparaît à nouveau, moins triste que de coutume.

La Sœur lui demanda ce jour-là par obéissance : 1° si la Très Sainte-Vierge s'était réellement montrée sur la montagne de la Salette : « réponse affirmative » ; 2° si c'étaient les prédictions de la Salette qui se réalisaient alors contre la France : « nouvelle réponse affirmative » ; 3° enfin si la France se relèverait de cette ruine lamentable :

« La France », répondit le père, « est bien humiliée,
« mais aussi elle est bien coupable ; elle a fait une lourde
« chute dont elle ne se relèvera qu'en redevenant chré-
« tienne ».

Enfin le père va apparaître une dernière fois, la veille de Noël, et annoncer à sa fille que ses tourments sont finis.

La veille de Noël, la pauvre sœur était si souffrante, qu'il lui sembla presque impossible de pouvoir se traîner jusqu'à la chapelle. Elle alla néanmoins assister à la messe de minuit, sans doute par la secrète assistance de son père qui devait en cette heureuse nuit lui annoncer sa délivrance suprême.

Il lui apparut, en effet, entre les deux Élévations de la messe, brillant comme le soleil.

« J'ai achevé mon temps d'expiation », lui dit-il, tout rayonnant de béatitude. « Je viens te remercier, toi, ma « chère fille, et ta communauté qui a tant prié pour moi. « A mon tour, maintenant, je prierai pour vous toutes. »

Il lui apparut de nouveau, comme elle était de retour dans sa chambre. Ce fut pour la dernière fois. Il disparut sans retour. Le défunt était, dans cette dernière vision, si resplendissant, que sa fille ne put qu'entrevoir son visage, d'un éclat éblouissant, et assez seulement pour bien reconnaître les traits de son père ; tout le reste de sa personne était comme perdu dans la lumière des cieux.

A partir de ce moment, la joie et le bonheur de la sœur Marie-Séraphine furent à leur comble : elle ressentit désormais en son âme une paix ineffable jointe à une certitude invincible de n'avoir pas été en butte à l'illusion des sens ni aux tromperies du démon, comme elle l'avait tant redouté.

Abbé J.-M. Curriqué.

ÇA ET LA

Le collier maléficié.

Un fait-divers sanglant nous arrivait ces jours derniers de Russie.

Un riche boursier de Pétersbourg, nommé Andrejlf, poignardait sa femme, dans un accès de rage jalouse : la malheureuse avait vendu, pour venir en aide à son ami, le général P..., un magnifique collier de perles que lui avait donné son mari.

Ce qu'on ne savait pas c'est que ce collier avait déjà toute une tragique histoire.

Sorti en 1790 des mains d'un joaillier parisien, il fut acheté par le marquis de V..., l'une des premières victimes de la Révolution. Le collier, après avoir mystérieusement circulé entre les mains austères des jacobins, qui se l'étaient approprié, fut acquis enfin par le grand bijoutier russe Bulz.

Le prince Wolkonski le paya 100.000 marks, pour offrir cette jolie parure à la célèbre ballerine Zucci; mais ce don était à peine fait que le Tsar en eut connaissance. Il releva le prince de ses fonctions de maréchal de la noblesse et lui défendit le séjour à Saint-Pétersbourg. La Zucci dut abandonner le théâtre impérial. Elle tomba malade et retourna dans son pays, en disant adieu pour toujours à la scène. Mais avant de partir elle vendit le collier maléficié.

Après bien des pérégrinations, il tomba dans les mains de l'antiquaire Liniévitch. Ce brocanteur mourut quelques semaines après l'achat, et la superstition russe ne manqua pas d'attribuer cette mort à la possession du fatal bijou.

L'héritier de Liniévitch perdit à Monte-Carlo les millions que lui avait laissés l'antiquaire, et le prix du collier lui-même, qui devint la propriété du courtier en Bourse assassin.

Aucune femme russe ne consentirait maintenant à porter le collier maudit.

Mais gageons que les Françaises seraient plus braves.

Curieux phénomène psychique

Un enfant de dix ans avait mauvais caractère, répliqueur, obstiné, n'apprenant rien, ne pensant qu'à jouer ; il dormait toujours sur le dos, parfois sur le côté gauche et jamais sur le côté droit. Il y a deux ans, il lui vint un gros bouton sur le front à gauche et un autre dans le dos, et, ne pouvant reposer sur le dos, il dormait sur le côté droit ; en outre, l'orientation du lit ayant été changée, il advint qu'il dormait avec la tête en est, pieds en ouest, tandis qu'avant, l'orientation était en sens opposé. Il continue à dormir ainsi, en prend l'habitude et son caractère est complètement changé.

Ne pouvant attribuer pareil changement à la seule et insignifiante suppuration de deux simples boutons tout à fait bénins (en Egypte, pendant l'été, tout le monde a de ces boutons, dit boutons du Nil, qui guérissent sans soins et sans médicaments dans l'espace de huit jours), comme il n'y eut ni magnétisme, ni suggestion, ni auto-suggestion, je présume que la différente position et la différente orientation du corps en dormant pourraient bien être la cause ou pour le moins une des causes de ce rapide changement, qui commença trois mois après que l'enfant eut dormit autrement.

Les devins poursuivis

On annonce d'Etampes qu'une plainte en diffamation vient d'être déposée au Parquet de cette ville par un commerçant, M. Léon Pinson, contre les mages qui s'étaient occupés de rechercher le cadavre de l'abbé Delarue. Au cours de leurs recherches, ils auraient, au dire de M. Pinson, pénétré dans son habitation, assurant que le cadavre s'y trouvait. Depuis cette époque on avait donné à la maison de M. Pinson le surnom de « maison du crime ».

M. Pinson affirme que cette réputation imméritée lui a porté un grave préjudice ; de là sa plainte au Parquet.

Le merveilleux dans la vie de Bernadotte

La fée du lac d'Azun, sa mystérieuse aïeule du côté maternel, épousée puis trahie par d'Abbadie de Sireix, lui avait laissé en le quittant la promesse qu'un roi sortirait de leur race. En compagnie de Bonaparte, il était allé interroger Mlle Lenormand, qui leur avait jeté un oracle déjà à moitié accompli : « Vous serez rois tous deux. »

Puis, au moment où il venait de recevoir l'ordre de se rendre à Washington comme ambassadeur, une cartomancienne avait promis au général Gérard, que ni l'un ni l'autre, ils ne partiraient pour leur lointaine destination — prédiction qui fut réalisée, — et elle avait

vu ensuite un soleil s'élever au ciel de France, puis tomber, tandis qu'une étoile brillait obstinément dans le Nord.

(*Lectures pour tous*, juillet 1906. *Le roman d'une fiancée de Napoléon*, par Champel, p. 882.)

A TRAVERS LES REVUES

LA PHYSIOLOGIE DU MÉDIUM

Nous lisons dans l'*Initiation* un savant article de Papus, plein de curieuses observations. Nos lecteurs nous sauront gré de le leur placer sous les yeux.

Théorie.— En principe, l'être humain est un producteur de force nerveuse. L'absorption des aliments donne à l'organisme du chyle, la respiration oxyde certains éléments de ce chyle devenus globules du sang et le sang va porter dans l'organisme la force et la matière nécessaires à l'entretien de toutes les cellules. La force nerveuse dérive de l'action du sang sur des cellules non moins déterminées.

Luys prétend que c'est dans le cervelet que se fait cette transformation du sang en force nerveuse et nous accepterons provisoirement cette manière de voir.

Quoi qu'il en soit, c'est la force nerveuse qui est *l'unique moteur de l'organisme*, les muscles (striés ou lisses), les artères et les veines, le cœur et les organes splanchniques, tout est mû uniquement par le moyen du système nerveux, par la force nerveuse en circulation dans les nerfs.

Cette force nerveuse est accumulée en réserve dans une série de ganglions qui constituen le système du *grand sympathique*, véritable accumulateur organique.

L'étude de l'anatomie et de la physiologie du grand sympathique est la vraie clef des phénomènes psychiques, ainsi que de certains états morbides comme l'épilepsie et la grande hystérie.

Aussi devons-nous insister sur ce point.

Le nerf grand sympathique est formé surtout de masses ganglionnaires appelées *plexus*.

Il y a un plexus au niveau du cou (plexus cervical), un plexus au niveau du cœur (plexus cardiaque) et un autre plus gros au niveau de l'estomac (plexus solaire).

Ces masses ganglionnaires sont des réserves de force nerveuse. Mais où est puisée cette force nerveuse?

Dans les centres gris antérieurs de la moelle. – C'est, en effet, dans les centres gris antérieurs de la moelle épinière que viennent plonger les racines des ganglions du grand sympathique. Ces centres sont moteurs, c'est donc une force motrice qui s'accumule dans le grand sympathique.

Avant d'aller plus loin, voyons d'où vient cette force motrice.

Le cervelet a trois cordons ou conduits : l'un, le *cordon cérébelleux supérieur*, plonge dans le cerveau (noyau rouge de Stelling); l'autre, le *cordon cérébelleux inférieur*, plonge dans la moelle épinière (centres gris); enfin le *cordon cérébelleux moyen* réunit les deux moitiés du cervelet en formant le pont de Varole.

Si le cervelet est le point de production de la force nerveuse, on comprend qu'une partie de cette force va se diriger vers le cerveau par le cordon supérieur et une autre partie de cette force va se diriger vers la moelle et le grand sympathique par le cordon inférieur.

Une fois chargé de force nerveuse, le grand sympathique va utiliser cette force pour mettre en mouvement les gros organes splanchniques, les glandes, les artères et les veines, enfin tout cet immense système de la vie organique.

Tous les organes qui continuent à fonctionner pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du grand sympathique.

Par contre, tous les organes qui dorment et se reposent pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du système nerveux conscient ou cérébro-médullaire. Il faudrait dire cérébral, car la moelle est un organe mixte conscient avec le système cérébral, et inconscient avec le système de la vie organique.

Cette force nerveuse qui circule dans les nerfs du grand sympathique, comme dans les dépendances du cerveau, peut ne pas rester enfermée dans l'organisme.

Pareille aux ondes hertziennes, cette force peut franchir les bornes matérielles de l'organisme, *s'extérioriser* et agir soit par influence, soit par action directe hors de l'être humain.

Cette extériorisation de la force nerveuse peut être soit un fait naturel, soit le résultat d'un entraînement. L'être humain qui possède cette propriété est spécialement utilisé dans l'étude des phénomènes psychiques sous le nom de *médium*.

Nous avons maintenant une première idée de la constitution physiologique d'un médium.

Physiologiquement, l'état médianimique est caractérisé par la prédominance du système nerveux du grand sympathique sur le système nerveux conscient.

A mesure que le système du grand sympathique prend par lui une partie de la force destinée au système conscient, la tension des centres de la vie organique augmente et l'intensité des fonctions cérébrales diminue.

Quand la prise de force du sympathique devient encore plus considérable, le fonctionnement des centres cérébraux s'arrête et il y a *sommeil*.

Le sujet ou médium endormi possède le maximum d'extériorisation possible et c'est le cas des médiums produisant les grands phénomènes psychiques de matérialisation et autres connexes.

Il y a, en réalité, une foule d'états médianimiques qui peuvent prendre naissance où commence la prédominance du système sympathique sur le système conscient et le sommeil.

Ce qu'on a appelé la conscience subliminale, l'inconscient, etc., est justement le remplacement de la conscience cérébrale par l'intelligence du nerf grand sympathique. Beaucoup de médecins, en lisant cette dernière phrase, s'écrieront que nous disons une énormité, car ils nient l'intelligence des centres sympathiques.

Nous maintenons notre opinion avec la certitude que l'avenir nous donnera raison.

PAPUS.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-78.